

ABONNEMENTS

Lyon et banlieue..... un mois 50 cent.
Départements du Rhône
et limitrophes..... 60]
Autres départements..... 70



Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.



LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE SAMEDI

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

Nous n'en avons pas fini avec Gros-Denis.

Cet effronté menteur nie ce que nous avons avancé sur lui.

Nous nous occupons donc de réunir des preuves indiscutables, et nous ne tarderons pas à les lui fournir.

Déjà nous avons découvert beaucoup de faits inédits, entre autres une certaine histoire de cuisine, qui sera fort intéressante.

Le sieur Barillot a publié, samedi, des vers ignobles qui sont censés être le portrait de l'un de nos collaborateurs.

Ce prétendu portrait ne ressemble à personne d'entre nous, et Barillot a, sans doute, choisi son type parmi ses amis.

Dans tous les cas nous tiendrons compte à ce bohème mendiant et cynique de sa louable intention, et, samedi, nous publierons de lui une petite biographie de nature à lui faire voir le danger qu'il y a à vouloir moucher les autres quand on est soi-même morveux, archi-morveux.

DÉPÊCHES UNIVERSELLES

LYON, 17 septembre 1869. — Brack aux forçats de Cayenne, Vénérables frères,

Ce n'a pas été pour moi un médiocre plaisir que de recevoir votre honoree du 10 courant.

Combien il m'est doux d'apprendre, au milieu des tribulations de mon ministère, que mes théories et mes doctrines sont comprises, goûtées et surtout approuvées par vous !

Il ne vous échappera pas que c'est pour votre cause que je souffre persécution !

Vous avez très-bien compris que la libre-action découle de la libre-pensée, comme le vin découle du raisin !

La libre-pensée est l'émancipation de l'homme ! Or, quand j'aurai établi le règne de la libre-pensée et de la libre-action, la justice n'aura plus le droit de venir cafar-der dans nos théories et dans nos actes.

Nous serons tous libres, vous comme moi, moi comme vous !

En attendant, cet heureux jour, vénérables frères, n'oubliez pas qu'il existe encore des préjugés dans notre société telle que les jésuites l'ont constituée.

En conséquence, si vous me rencontrez en public, abstenez-vous de venir me toucher la main, mais, pour vous dédommager, je vous promets de vous embrasser à huis-clos.

Votre dévoué père,

DENIS-BRACK.

ÉTAT DE GÈNES, 18 septembre 1869. — On admet généralement que c'est parce que ses habits sont tout en loques qu'un des rédacteurs de l'*Hydrophobe* signe : Archiloque.

Quelques érudits pensent que c'est Omniloque qu'il eût dû se nommer, parce que chez lui tout n'est que guenilles et paroles.

ACADÉMIE FRANÇAISE, 18 septembre 1867. — On est scandalisé que dans la seconde ville de France il puisse exister un journal nommé l'*Hydrophobe* qui ait des rédacteurs ne sachant pas écrire le français et se permettant de vouloir écrire le latin.

Faites-leur savoir que nulle part on n'a jamais écrit un errata !!!

Dites-leur que, pour baragouiner le latin, il est nécessaire qu'ils sachent au moins leurs déclinaisons.

ROME, 18 septembre 1869. — Brack a, dit-on, écrit au pape pour le prier de lui faire savoir quelle somme il serait disposé à affecter à l'achat d'un renégat.

Le pape lui a immédiatement répondu que l'Eglise catholique ne fait pas trafic de cette marchandise-là.

CUBLIZE, 16 septembre 1869 (dépêche postale). — La voie publique est partout empoisonnée par l'*Excommunié* et par l'*Hydrophobe*, sa doublure, qu'on colporte en tous lieux.

L'état sanitaire, déjà très-grave, peut être compromis sérieusement.

Il nous faut au plus tôt du contre-poison ! beaucoup de contre-poison ! et nous n'en rencontrons nulle part !

On dit que le *Rasoir* est un spécifique merveilleux !

Envoyez-nous donc le *Rasoir* d'urgence et en abondance !

MALAGA, 2 septembre 1869 (dépêche oubliée). — On fait des vœux pour que l'*Excommunié* ait le droit de parler de toute chose et de faire la guerre, non plus seulement à Dieu, mais encore à ceux qui prétendent tenir de sa grâce le pouvoir de commander au peuple.

Nota : Cette dépêche, intéressant plus l'*Excommunié* que nous, a été reproduite dans le numéro de cette feuille du 11 septembre.

Rue des Quatre-Chapeaux, 7. — Cette semaine, cent mille libres penseurs se sont réunis dans le bureau de l'*Excommunié* pour féliciter Denis Brack de son courage.

L'émotion a fait verser des torrents de larmes si abondants que les habitants de la maison en ont été vivement effrayés et ont cru, un instant, à une inondation du Rhône.

LE CONGRÈS DE LYON.

Soixante journalistes, jugeant le gouvernement assez malade pour venir lui lancer un coup de pied, se sont donné rendez-vous au sein de la ville de Lyon pour décider quelles bottes on porterait.

On sait, en effet, que du choix des bottes dépend la valeur de la plupart des coups de pieds occultes.

La trompette de l'opposition ayant sonné aux quatre coins de la France, les soixante fougueux reporters sont montés en wagon. C'était superbe !

Les uns venaient des rives fleuries de la Gironde et des vignobles où se distille le cognac, les autres des gras pâturages où on engraisse les veaux vendus à Poissy, d'autres avaient quitté la riante ville qui produit des rosiers et des pompiers, d'autres, blonds comme les blés, la pipe à la bouche et le dos au Rhin, fuyaient la grasse Alsace, étonnés d'entendre les enfants franc-comtois dire *papa* au lieu de *baba*, suivant la prononciation euphonique usitée à Strasbourg ; d'autres, traversant les montagnes de la Loire, regrettaient la Creuse au doux parcours ; un sauvage à tous crins, son linge dans un chaudron, venait de la ville pittoresque et penchée qui a pris saint Flour pour son patron ; d'autres accouraient de la ville au nougat, de la cité de la moutarde, de la patrie des dentelles noires, de la contrée qui voit naître les oies grasses, du port de mer où se fabrique le savon et de la métropole où se mitonnent à l'année les révolutions.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Comment ces vaillants sont-ils restés en route ?

Comment ce grand congrès a-t-il fait fiasco ?

Ils étaient partis soixante ; ils sont arrivés huit !

Ces huit, en se voyant, n'ont pas pu s'empêcher de rire.

Malheureux ! il eût mieux valu pleurer !

Huit pour renverser un gouvernement ce n'était pas trop.

L'arrière-boutique qui leur ouvrait ses murs devait être trop petite ; elle s'est trouvée trop grande.

Un membre de la grande presse a fait un long discours pour prouver que, quand on voulait saper une muraille, il fallait toujours frapper au même endroit.

Un autre a demandé où il fallait frapper le gouvernement ?

Là les avis ont été partagés.

L'un voulait qu'on licenciât l'armée, l'autre qu'on supprimât les octrois ; celui-ci désire qu'on donne une haute-paie aux journalistes ; l'autre qu'on force les lecteurs à s'abonner.

Enfin, tous les esprits se sont réunis pour proclamer la nécessité pressante d'attacher un grelot au cou du gouvernement. Là est le nœud, là est le point. Un grelot, c'est fini.

Il ne manque qu'à trouver un attacheur.

Deux banquets ont couronné tant d'efforts.

Après le dîner, les fonds ont baissé, surtout ceux de MM. X. et Z. Il a été question de demander des chassepots ; un garçon a apporté des crachoirs.

On dit le gouvernement fort inquiet. Il y a certes de quoi.

Aujourd'hui, après trois jours de veilles et de congrès, les wagons de Paris-Lyon-Méditerranée ont remporté les huit héros.

On a balayé le bureau.

Lyon est calme.

On a commandé un grelot chez M. Burdin fils aîné, rue de Condé, 28.

Et l'on attend.

Que va-t-il arriver, grand Dieu !

Pourvu que le grelot ne soit pas trop lourd !

Qu'il ne soit pas fendu !

Qu'il ne soit pas en cuivre rouge !

Et que les huit qui doivent l'attacher n'aillent pas grelotter !

Prim et Bismarck ont écrit à Grant.

RISSETTE.

L'ÉQUIPÉE DE BARILLOT

Parvulus, las de voir s'épanouir la feinte,
Un jour, porta la main sur le masque de Brack.
C'était le Philistin qui touche à l'Arche sainte !...
On le condamne à mort par la corde ou le sac !

Mais la meute enragée à de simples manœuvres
Peut-elle abandonner un si grand malfaiteur ?
Manquant de fiers-à-bras, pour de pareilles œuvres,
Elle cherche, à Paris, un grand exécuteur !

Elle sonde aussitôt l'égout de l'athéisme ;
C'est là qu'elle se plaît à chercher ses soutiens.
Barillot méritait, par son hideux cynisme,
D'aboyer de concert dans un journal de chiens !

Le bohème, ayant faim, se montre assez traitable ;
Car, pour cent sous à lui payés, ni moins ni plus,
Il se charge aussitôt, manquant alors de table,
D'occire sous ses traits notre ami Parvulus.

L'Hydrophobe est ravi de pouvoir, à ce compte,
Voir hacher Parvulus comme chair à pâtés.
« Tu mourras, lui dit-il, tu mourras dans la honte,
Et nous te prédisons que tes jours sont comptés ! »

Le jour succède au jour, les semaines s'écoulent,
Parvulus résigné n'aperçoit rien venir....
Les ramiers dans les bois voltigent et roucoulent
Et Parvulus, hélas ! se prépare à mourir !

Hydrophobes cruels ! vous ôtez l'espérance
Et vous laissez la vie à Parvulus !... Quel sort !...
Ah ! soutenez du moins sa longue patience !...
Il faut que le coupable en ait jusqu'à la mort !

Cependant Barillot, ayant de l'Hydrophobe
Dévoré les cent sous, doit montrer son talent.
Mais Pégase sous lui vivement se dérobe
Et lance un coup de pied au bohème truand.

L'écornifleur meurtri va rouler dans la crotte ;
Il se souvient, alors, qu'il sait plus d'un métier...
D'ordures, sur son dos, il remplit une hotte
Et pour chaussure il prend des bottes d'égoutier.

Il part, pour guerroyer, dans ce bel équipage,
Projetant de couvrir du produit des égouts
Le pauvre Parvulus qu'il cherche plein de rage ;
Le mercenaire tient à gagner ses cent sous !

Mais du soudard croûté la misérable hotte
Ne peut de Parvulus atteindre la hauteur ;
Le mercenaire en vain de sa main la ballotte,
Et de son poids la boue accable le porteur !

Ils roulent dans l'égout ensemble et pêle-mêle,
Et tous les enragés qui, soldant Barillot,
Révaient un grand exploit et tenaient la chandelle,
Partent l'oreille basse, avouant un fiasco !

L'Hydrophobe, dit-on, trouvant qu'on le gasconne,
Voudrait que Barillot remboursât les cent sous.
Mais le truand répond par le mot de Cambronne
Et fait un pied-de-nez aux enragés tous !

Si le Rasoir voulait exploiter la réplique,
Il dirait que Thémis punit un chroniqueur
Pour avoir outragé la morale publique,
En racontant des faits dont on connaît l'auteur !

Mais la première fois qu'il tente de nous mordre
Montrons-nous indulgents, car pour quiconque a faim
Un lucre misérable est quelquefois un ordre :
On brave toute loi quand on n'a pas de pain !

VITRIOLIN.

sh tehsameb ol

sh tehsameb ol

ANDRIEUXIANA. STAMENNA

En réponse à un article qui a paru dans notre numéro du 4 septembre, M^e Andrieux, défenseur ordinaire de l'Avant-Garde et de l'Excommunié, nous a apporté le jeudi 9 septembre au soir, une lettre dont il demandait l'insertion dans notre numéro paraissant le lendemain.

Qu'un avocat aussi supérieur que M^e Andrieux ait mis cinq jours pour composer ce factum, qu'il s'y soit repris à deux fois, comme l'indiquent l'écriture et le brusque changement de couleur de l'encre, voilà qui paraîtra étonnant, et bien des gens, même parmi les admirateurs de ce talent transcendant, seront capables de croire que cette lettre ne nous a été remise au dernier moment qu'afin de nous obliger à ajourner notre réponse.

Nous avons aperçu la ficelle et ne nous sommes pas laissé intimider.

Voici donc aujourd'hui, ainsi que nous l'avions annoncé, la mélodie et l'accompagnement :

MÉLODIE.

Monsieur le Responsable,

Dès les premiers numéros de votre feuille, vos collaborateurs anonymes ont jugé à propos, je ne dis pas d'égayer leurs lecteurs, mais du moins de s'égayer à mes dépens.

Tant qu'ils se sont bornés à critiquer mes gestes, mes opinions, à travestir même mes paroles, je n'ai pas cru devoir répondre. Je suis porté à l'indulgence pour ces jeux innocents de la petite presse. Je veux la liberté, même pour mes adversaires. Quand ils en usent mal, j'estime qu'ils ne nuisent qu'à eux-mêmes. D'ailleurs, sans croire avec M. de Girardin à l'impuissance de la presse, je crois à l'impuissance du Rasoir.

Toutefois, Monsieur, votre dernier numéro m'oblige à protester : ne pas démentir certaines allégations, ce serait presque reconnaître qu'elles sont fondées.

Un de vos collaborateurs a écrit, à propos d'une récente conférence que je fis à la salle Valentino : « Tous les petits journaux de Lyon avaient eu soin de reproduire la réclame omnibus que M^e Andrieux leur avait adressée. »

Je tiens, Monsieur, à ce que vous sachiez que je n'ai jamais envoyé ou sollicité aucune réclame. Votre collaborateur me prête un acte peu délicat dont je me crois incapable. Non seulement je suis étranger aux lignes trop flatteuses qu'ont publiées les journaux, mais je regrette même que l'excessive bienveillance de mes amis m'ait plusieurs fois exposé à recevoir le pavé dont parle la fable.

Si votre collaborateur peut opposer un témoignage honorable à mon affirmation, je l'autorise à le publier.

Si vous le voulez bien, Monsieur, il vous sera facile de comprendre qu'en présence de ces réclames à jet continu que vous vous faisiez — pardon ! que l'on vous faisait — nous ayons pu vous tenir le langage suivant : « Ah ! M^e Andrieux s'affiche, s'étale, s'exhibe, se fait annoncer ! Ah ! M^e Andrieux veut jouer au virtuose oratoire ! Ah ! M^e Andrieux se jette dans la carrière des ténors démocratiques ! — Eh bien ! mais il vient de se placer sur le terrain de la critique, c'est-à-dire sur un terrain qui nous appartient. » C'est alors, Monsieur, que nous avons eu l'extrême audace de constater les mystérieuses évolutions de votre main gauche, les inévitables conséquences de votre débit mou et fade, votre accentuation procédant un peu trop de l'idiome qu'on parle à la Thibaudière, le choix souvent très-malheureux de vos expressions, le défaut de tact qui préside constamment au choix de vos thèses et à votre façon de les développer, etc., etc. Nous étions d'autant plus fondés à en agir ainsi que vous ne vous êtes jamais gêné vous-même pour essayer — je ne dis pas pour réussir — l'éreintement de vos adversaires. Nous étions d'autant plus fondés à en agir ainsi qu'en séance publique, abusant des immunités laissées à la défense, vous vous êtes permis de nous traiter de lâches sans même avoir fait l'épreuve de notre lâcheté.

Quand on veut se donner le luxe d'être un avocat en gueur, messire, il faut s'attendre à des représailles.

ACCOMPAGNEMENT.

Monsieur le conférencier,

Dès vos premiers pas dans la carrière du barreau, vous avez jugé à propos, nous ne disons pas de faire gagner leur cause à vos rares clients — cela a toujours été au-dessus de vos forces, — mais de vous poser en homme important, en rouage indispensable à la marche des affaires publiques, en grand ressort du mécanisme social.

Tant que vous vous êtes borné à exposer vos doctrines démocratiques à votre cuisinière ou à votre femme de ménage, tant que vos tirades républicaines sont restées dans le huis-clos du domicile à papa, nous vous avons laissé faire. Nous sommes portés à l'indulgence pour ces jeux innocents des frais émouls de l'Ecole de droit, qui tous ont la manie de se considérer comme des rééditions de Démocritès ou de Mirabeau et de se croire appelés à de hautes destinées. Nous laissons toute liberté aux illusions, quelque excentriques qu'elles puissent être, quand elles ne se montrent pas trop publiquement, et, lorsqu'on est venu prétendre devant nous que vous espériez être un jour président de la république, nous avons, naturellement, pensé qu'il s'agissait de la république d'Andorre ou de celle de Saint-Marin. Nous étions sûrs, en tous cas, qu'il ne s'agissait pas de la république des lettres.

Toutefois, monsieur, un article aussi soporifique que prétentieux, publié par vous dans l'Avenir démocratique, journal mort-né, commença à nous dessiller les yeux ; vos conférences dans les salles de bal firent le reste : aujourd'hui nous voyons en vous un jeune ambitieux qui va pérorer en public, non pour projeter la lumière intellectuelle sur les populations, mais simplement pour mettre en lumière sa personnalité. Que voulez-vous ? chacun a ses petits défauts, et nous, nous avons celui de ne pas croire que l'héritier d'une fortune péniblement gagnée par son père puisse, sans arrière-pensée, faire cause commune avec les partageux.

Un jour nous rencontrons en même temps dans le Progrès, l'Excommunié, l'Avant-Garde et une foule d'autres feuilles une note annonçant, en termes plus qu'élogieux, une conférence de vous, dans une salle de bal public, naturellement ; nous remarquons cette circonstance particulière que dans tous ces journaux les termes de cette note sont absolument identiques. Connaissant l'excellente opinion que vous avez de vous-même, nous en concluons que c'est vous qui en êtes l'auteur. Jugement téméraire de notre part : ce sont vos amis, dites-vous. Alors nous retirons cette hypothèse, mais en vous faisant remarquer que, dans le parti auquel vous vous honorez d'appartenir, on se passe assez volontiers réciproquement la rhubarbe et le séné. Vous allez être obligé de faire l'éloge de ces amis dans une de vos conférences.

Plusieurs fois ce petit manège d'insertion se renouvèle, et nous venons d'en avoir un nouvel exemple quand notre collaborateur le BAVARD s'en aperçut.

Si vous le voulez bien, Monsieur, il vous sera facile de comprendre qu'en présence de ces réclames à jet continu que vous vous faisiez — pardon ! que l'on vous faisait — nous ayons pu vous tenir le langage suivant : « Ah ! M^e Andrieux s'affiche, s'étale, s'exhibe, se fait annoncer ! Ah ! M^e Andrieux veut jouer au virtuose oratoire ! Ah ! M^e Andrieux se jette dans la carrière des ténors démocratiques ! — Eh bien ! mais il vient de se placer sur le terrain de la critique, c'est-à-dire sur un terrain qui nous appartient. » C'est alors, Monsieur, que nous avons eu l'extrême audace de constater les mystérieuses évolutions de votre main gauche, les inévitables conséquences de votre débit mou et fade, votre accentuation procédant un peu trop de l'idiome qu'on parle à la Thibaudière, le choix souvent très-malheureux de vos expressions, le défaut de tact qui préside constamment au choix de vos thèses et à votre façon de les développer, etc., etc. Nous étions d'autant plus fondés à en agir ainsi que vous ne vous êtes jamais gêné vous-même pour essayer — je ne dis pas pour réussir — l'éreintement de vos adversaires. Nous étions d'autant plus fondés à en agir ainsi qu'en séance publique, abusant des immunités laissées à la défense, vous vous êtes permis de nous traiter de lâches sans même avoir fait l'épreuve de notre lâcheté.

Quand on veut se donner le luxe d'être un avocat en gueur, messire, il faut s'attendre à des représailles.

L'auteur du même article ajoute, en s'adressant à moi : « Cette monnaie qu'on appelle la rengaine démocratique ne passera plus, et vous serez obligé de payer avec d'autres espèces. Il est vrai que ça vous est bien égal, vous : vous changerez de porte-monnaie, voilà tout. »

Je laisse à votre collaborateur ses naïves illusions sur l'avenir des idées démocratiques. Mais ici encore je le mets en demeure de justifier ses imputations malveillantes. S'il connaît dans ma vie un acte qui lui permette de mettre en doute la sincérité de mes opinions ou de m'accuser de versatilité, qu'il le dise.

N'attachant pas à vos coups de rasoir plus d'importance qu'ils n'en méritent, l'insertion de cette lettre est la seule réparation que je vous demande.

Veuillez croire, Monsieur, à la parfaite indifférence de mes sentiments.

ANDRIEUX.

Lyon, ce 9 septembre 1869.

CORRESPONDANCE.

A. M. le Directeur-Gérant du journal le Rasoir.

Monsieur,

J'avais laissé au sieur Archiloque quatre jours pour venir se mettre à ma disposition, ainsi qu'il prétendait le désirer.

Ce délai, qui était, ce me semble, très-suffisant, est expiré depuis mardi.

Or, aujourd'hui jeudi, ce foudre de guerre qui signe Archiloque à l'Hydrophobe ne m'a pas encore donné signe de vie.

J'attends donc sa prochaine élucubration pour savoir ce que j'aurai à faire.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements, mes cordiales salutations.

A. PONET.

Le Rasoir a été assez heureux pour se procurer : Les adieux de Gros-Denis au Séminaire d'Alix.

On comprend l'intérêt qui s'attache à la publication de ce document que tout le monde voudra lire.

Nous l'insérerons, en conséquence, dans notre prochain numéro, en l'entourant d'un cadre assez artistement disposé pour mettre en relief tous les mérites de cette œuvre.

VITRIOLIN A BRACK

SIXIÈME ÉPITRE.

Nous avons vu, M. Brack, ce que vaut la libre-pensée et où elle conduit.

Il nous reste à rechercher si vous avez eu vraiment des motifs légitimes pour vous attribuer le rôle que vous jouez. Nous arriverons ainsi naturellement à apprécier votre conduite, et le jugement ressortira par voie de conclusion.

Vous avez, M. Brack, attaqué et surtout outragé publiquement et sans aucun ménagement tout ce qui a droit à votre respect comme au nôtre. Il nous serait permis, dès lors, d'user de représailles, car votre conduite et votre personne nous appartiennent. Mais nous ne répondrons pas à des excès justiciables du mépris public par d'autres excès même légitimes. La voix que vous allez entendre sera celle de la justice, car nous voulons que le verdict qu'elle va prononcer contre vous soit sanctionné par la conscience publique. Nous voulons la vérité, rien que la vérité, mais toute la vérité ! Il faut que ce soient la vérité et la justice qui vous clouent au pilori de l'opinion publique !

Avez-vous, M. Brack, des motifs légitimes ou du moins sérieux pour battre en brèche la religion et pour la bafouer comme vous le faites sans cesse ?

Si vous avez à invoquer des motifs de cette nature, vous avez extrêmement tort de ne pas les faire valoir, car vous devez sentir plus que personne combien votre conduite a besoin de justification !

Eh quoi ! M. Brack, vous insultez ce que vous avez honoré ! Vous brûlez ce que vous avez adoré !

Terminons, Monsieur, sans relever ce que vous dites de vos amis dont les compliments sont des pavés.

Nous vous avons taxé de versatilité, nous vous avons cru capable de passer du rouge au bleu ou à toute autre couleur. Vous protestez de toute votre énergie contre une pareille imputation ! — Eh bien ! soit, mettons que nous nous soyons trompés, mettons que vous soyez un jeune homme à convictions inébranlables. Mais alors, permettez-nous de vous le dire, à peine au sortir de l'enfance, vous êtes déjà le phénix de votre parti, où l'on n'est généralement démocrate que jusqu'à ce qu'une bonne occasion se présente de devenir aristocrate.

N'attachant pas à vos conférences et à vos déclamations plus d'importance qu'elles n'en méritent, nous aurons peut-être le courage de continuer à les suivre, mais ce ne sera à coup sûr que pour crever les bulles de savon de vos arguments et pour mettre en relief tout le ridicule de votre tendance à poser pour un Saint-Just au petit pied.

Vous nous assurez de l'indifférence de vos sentiments. Permettez-nous de vous assurer, à notre tour, du peu de cas que nous faisons de votre estime, de votre amitié et de vos sympathies.

LA RÉDACTION.

Lyon, ce 16 septembre 1869.

Vous étalez sans vergogne aux yeux du public étonné une contradiction choquante autant que monstrueuse, et vous ne jugez pas à propos de donner le moindre mot d'explication ! Comme Paul sur le chemin de Damas, vous avez dû avoir une vision ! De grâce ! daignez nous la révéler ! Serait-ce la modestie qui vous empêcherait de parler ? Mais songez que votre silence crée un mystère entre vous et le public ! Or, prenez garde ! vous allez tomber dans une nouvelle contradiction, car, si vous ne tolérez plus de mystères entre l'homme et Dieu, il n'est pas logique d'en établir entre vous et le public !

Un jour il vous plaît de solliciter la permission de revêtir une robe noire ; vous la gardez deux ans et puis ensuite, l'expérience vous révélant sans doute que cette robe est difficile à porter, vous la quittez. Je ne blâme point cette dernière détermination. Mais on ne vous avait contraint ni à la prendre, ni à la garder. Pourquoi, dès lors, essayez-vous ensuite de la couvrir de boue ?

Un jour vous aspirez à devenir ministre de la religion et, le lendemain, sans dire pourquoi, vous l'abreuvez d'ignominies ! Sur quoi donc, s'il vous plaît, basez-vous un tel revirement ? Quels sont les motifs d'un pareil changement ? Quels gages de sécurité offrez-vous à vos sectaires ?

Eh quoi ! M. Brack, vous ne trouvez pas un mot pour expliquer la contradiction qui existe entre votre conduite passée et surtout pour la justifier ? Vous gardez le silence sur ce point et vous prétendez être un homme sérieux ?

Voulez-vous que nous soyons d'accord une fois ? Allons ! avouez que vous êtes un fantaisiste ou plutôt un bateleur de première force, car vous faites des tours de voltige tellement étonnants, que vous êtes vous-même incapable de les expliquer !

Malgré votre désir de chasser de l'univers Dieu, qui, paraît-il, est pour vous un hôte incommode, vous êtes forcé de convenir qu'il n'est pas possible de prouver qu'il n'existe pas. Vous vous contentez de dire : « Je ne trouve pas suffisantes les preuves de l'existence de Dieu et je ne puis dire ni qu'il existe ni qu'il n'existe pas. »

Après cette belle et concluante réponse, vous vous rengorgez avec un air de satisfaction mal déguisée et vous vous posez en homme supérieur à tous ceux qui ont cru et croient encore à l'existence de Dieu. Or, le nombre de ces derniers est assez considérable et comprend à peu près tous les hommes de génie et tous les penseurs de premier ordre, qui sont la gloire de l'humanité. Il en est dans le nombre qui sont tellement célèbres que personne n'ignore leurs noms. Pourquoi, M. Brack, ne vous contentez-vous pas de ce qu'ils ont jugé satisfaisant ? Avez-vous fait quelque découverte capable d'ébranler le monde religieux ou le monde philosophique ? Que la modestie, encore une fois, ne vous empêche pas de révéler les mérites inconnus que vous pourriez posséder !

Vous n'avez et ne pouvez avoir, M. Brack, en vous montrant plus exigeant que tous ces grands

hommes, qu'un seul but, celui de faire croire à un certain public que vous saturez d'erreurs et de préjugés, sous prétexte de l'éclairer, que vous avez plus de raison et de science que toutes nos brillantes célébrités. C'est évidemment pour asseoir cette ébouffante opinion que, dans beaucoup de circonstances, vous vous êtes étendu avec une complaisance calculée sur vos prétendues études, quand la vérité vous empêchait de nous parler de vos grades académiques.

Or, votre raison brille par l'absurdité et le ridicule ; de plus nous avons constaté votre ignorance dans une foule de questions, et votre science, nulle part.

Décidément, M. Brack, ce n'est pas la modestie qui vous empêche de parler et d'agir !

C'est donc l'orgueil qui vous a perdu !

Oui ! l'orgueil vous a perdu en vous aveuglant ! Comment, en effet, M. Brack, si vous n'avez pas été aveuglé, auriez-vous pu passer du culte de Dieu à la guerre contre Dieu, sur un simple doute de son existence ? Mais, en supposant même que votre doute soit sincère, le pont sur lequel vous vous êtes engagé n'est qu'un tissu de fils d'araignée ! Mais vous qui prétendez avoir fait des études merveilleuses, ignorez-vous donc encore que la sagesse des nations dit qu'en cas de doute il faut s'abstenir !

Est-il admissible qu'on puisse sacrifier sur un doute les intérêts qui s'attachent à l'existence de Dieu ?

Evidemment non ! surtout quand on a pu, comme vous, scruter l'importance de cette question.

Votre volte-face est donc insensée et votre conduite absurde !

Mais, je vais plus loin et je n'admets pas, M. Brack, que votre doute puisse être sincère.

En effet vous avez étudié la question relative à l'existence de Dieu. Vous avez, dans le temps, reconnu et admis cette existence avec tous les hommes sensés et ensuite vous avancez l'opinion que peut-être Dieu n'existe pas. Or, en logique, qui avance doit prouver et nous attendons encore l'exposé des motifs qui servent de base à votre doute. Vous n'avez fait aucune preuve parce que vous n'en avez aucune qui soit sérieuse et qui puisse soutenir la discussion.

Je suis, dès lors, en droit de conclure que votre doute est un faux doute et que vous manquez de bonne foi !

Comment, M. Brack, avec l'appui seul d'un faux doute, avez-vous pu vous déterminer à accepter le rôle que vous jouez ? Comment avez-vous pu vous résoudre à creuser de vos mains ce grand égout collecteur de toutes les ordures et de toutes les insanités accumulées contre Dieu et contre la religion qui s'appelle l'Excommunié ?

Le rôle de renégat ne suffit pas à votre tempérament ! Judas n'avait été qu'un traître !... Vous !... vous avez trouvé le moyen de le dépasser, en joignant l'insulte à la trahison !

Quels peuvent donc être, M. Brack, les mobiles de la détermination qui vous a conduit au point où vous en êtes arrivé ?

Je vais vous les dire : l'orgueil et la spéculation !

L'orgueil vous a tourné la tête et la spéculation a achevé votre perte.

Vous vous êtes dit : Il est difficile, actuellement, d'arriver honnêtement à la renommée et à la fortune, et vous avez cherché une autre voie.

Renan a été votre modèle. Vous avez été envieux, non pas de ses lauriers, qui sont assez mal cotés sur la place philosophique et littéraire, mais uniquement de ses écus.

Vous l'avez imité par spéculation !

Vous vous êtes dit : La société est travaillée par des doctrines dissolvantes ; les notions saines sont malvenues, peu goûtées et ne mènent à rien ; quand on n'est pas assez fort pour lutter contre le vent, le plus sage est de le prendre pour auxiliaire ; deux camps sont en présence : celui des honnêtes gens et celui des conspirateurs et des démolisseurs ; le premier dédaigne le bruit, passons dans le second. D'ailleurs, en cas de lutte, il est plus prudent d'être du côté des loups que du côté des moutons !



Les motifs de votre détermination ne sont pas précisément chevaleresques, ni honorables. Il n'y a pas lieu de vous en vanter, et votre réserve, sur ce point, est, à mes yeux, la seule preuve de tact que vous ayez donnée, depuis que vous avez creusé votre égout.

Les honnêtes gens qui passent dans les rues ne cherchent pas à appeler sur eux l'attention du public. Les ivrognes et les voyous, au contraire, ignorant les bienséances, travaillent à se faire remarquer à force de tapage. Le bruit, selon eux, mène à la considération.

C'est ce dernier rôle que vous avez choisi dans la petite presse. Il est plus facile à tenir que le premier, car le dernier goudat peut se faire démolisseur plutôt qu'architecte. Vous avez, en outre, l'espoir que ce rôle réalise plus de bénéfice que l'autre. On comprend, quand on vous connaît, que vous ne pouviez pas hésiter dans votre choix !

Vous vous êtes donc dit : Je me ferai démolisseur ! J'exploiterai le scandale, l'ignorance, les préjugés et la calomnie ! Et vous suivez votre voie en bravant les convenances et la bonne foi !

Vous reniez votre pensée ! Vous bafouez Dieu ! Vous crachez sur vos maîtres et vos amis, après avoir abusé déloyalement de leur appui ! Et vous prétendez faire un métier honnête ? Pouah ! le cœur se soulève de dégoût au spectacle de vos turpitudes !...

Entre le ramasseur de fumier sur la voie publique et vous, M. Brack, je fais une grande différence : l'un, en effet, nettoie les rues pour féconder les champs ; l'autre, au contraire, ne ramasse l'ordure que pour salir ce qui a droit à son respect !

L'un peut faire un métier misérable ; mais l'autre, à coup sûr, fait un métier de misérable !

VITRIOLIN.

ERRATUM

Diverses erreurs typographiques se sont produites dans les articles de notre dernier numéro, signés Vitriolin.

C'est ainsi qu'on a imprimé :

« L'homme est un homme parfait, pour l'homme est un être, etc. »

« Le pigeon qui veut cacher sa nudité, pour le fripon, etc., etc. »

ROBICHONADES

La rue Mercière a, paraît-il, l'honneur de compter au nombre de ses habitants un Monsieur intitulé Charles Robichon.

Vous en seriez-vous douté, lecteurs ? — Non ! Eh bien ni moi non plus je ne m'en doutais pas. Il est vrai que je me souvenais vaguement qu'il y eut autrefois à Lyon un journal intitulé la *Verge*, qui dura deux numéros, et que cette feuille avait pour gérant un certain Charles Robichon, âgé de 22 ans, ex-élève de la Martinière (pour tout potage), employé à la succursale du journal l'*Epargne*, fils de parents fort honnêtes et bien considérés.

Mais, depuis longtemps déjà, j'avais oublié que ce Charles Robichon existât : je n'avais même jamais cru que ça parlât. Il est vrai que ça parle un langage évidemment appris dans les traités sur les maladies secrètes. Mais n'anticipons pas : on jugera tout à l'heure en connaissance de cause.

Il paraît que ce terrible Charles Robichon a, le 20 mai dernier, envoyé au *Rasoir* une provocation. Aucun des rédacteurs de ce journal ne se souvient d'avoir vu cette lettre ; mais il est bien possible qu'elle soit arrivée au bureau et que celui qui dépouille la correspondance l'ait laissée passer sans lui accorder autre chose qu'un dédaigneux haussement d'épaules : dans les premiers temps de sa publication, le *Rasoir* recevait des gens de l'*Avant-Garde* et de l'*Excommunié* tant de missives ayant pour but de jeter l'effroi dans ses rangs — mais n'y réussissant pas — qu'on avait fini par les jeter

au panier sans même se donner la peine de les lire jusqu'au bout.

Or, voici la surprise qui nous était réservée :

L'*Hydrophobe*, à bout de copie, le malheureux, publiait dans son dernier numéro le factum suivant :

UN SECRET DU RASOIR.

Lyon, le 8 septembre 1869.

Monsieur le Directeur-Gérant du journal l'*Hydrophobe*, à Lyon.

Monsieur,

Puisque vous avez entrepris la tâche pénible d'écrire l'histoire des lâchetés du *Rasoir*, je ne crois pas inutile, pour la compléter, de vous donner copie de la gracieuse invitation que je portais le 26 mai dernier, dans la boîte de l'imprimeur Vingtrinier, invitation à laquelle ces MESSEURS n'ont pas encore eu l'honneur de répondre :

Lyon, le 26 mai 1869.

« Monsieur l'administrateur du journal le *Rasoir*, à Lyon.

« Monsieur,

« L'administration de feu le journal la *Verge*, désireuse « de vous être agréable, et afin de vous éviter de nouvelles « sondes et injections inutiles, me charge de vous informer « qu'elle tient à votre disposition les renseignements précis « sur sa fondation, ce qui vous permettra d'en écrire cor- « rectement l'histoire.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite

« DÉCONSIDÉRATION.

CHARLES ROBICHON,

21, rue Mercière.

« P. S. J'aime à vous prévenir que le local de l'adminis- « tration de feu le journal la *Verge* est haut placé, et que « ce serait un plaisir pour moi de vous faire descendre « ailleurs que par les escaliers. Procédé imité de Napo- « léon I^{er}, avec supériorité de cinq étages.

« C. R. »

Dois-je, Monsieur le directeur, attribuer ce silence de plus de trois mois au peu d'attrait que présente la descente d'un cinquième, sans parachute, ou à la simplicité de m'être adressé à l'administration et non au gérant ?

Merci d'avance, et tout à vous.

CH. ROBICHON.

Mettons donc que la lettre de Charles Robichon nous soit arrivée.

En tout cas, parlez-moi de ce Charles Robichon ! Voilà un homme à précautions ! Il a un grief contre vous : vous croyez peut-être qu'il va vous envoyer des témoins, ou venir vous chercher lui-même, ou vous fixer sur un terrain neutre un rendez-vous pour vider votre querelle ? — Allons donc ! Pas si bête ! C'est la vieille école qui pratique ce genre de courage-là ! Mais Robichon a un procédé infiniment préférable : il ne se dérange pas, il vous fixe un rendez-vous à son domicile, au cinquième étage.

Je m'en rapporte à tout homme sachant lire entre les lignes ; la lettre du collaborateur de Denis Brack ne veut-elle pas dire ceci :

« Monsieur,

« Votre existence me gêne considérablement et je voudrais la confisquer. Si j'allais vous la demander à domicile ou sur un terrain neutre, vous seriez peut-être assez peu complaisant pour me la refuser. C'est pour cela que je vous prie de me l'apporter chez moi, rue Mercière, 21, au cinquième étage.

« En d'autres termes, je tiens essentiellement à vous assassiner. Pour me permettre de donner suite à cet aimable caprice, venez me voir, et alors la satisfaction de mes desirs sera d'autant plus facile que je pourrai faire embusquer dans quelque coin de ma mansarde un certain nombre de mes amis. De cette façon nous serons sûrs de vous faire dégringoler, sans danger pour nous, par la fenêtre de mon cinquième étage sur les dalles de la cour. Si même vous avez un porte-monnaie et une montre, nous pourrions, au besoin, vous en débarrasser, afin d'amortir votre chute.

« Admirez, d'ailleurs, ma logique irrésistible !

« Je suppose que vous soyez le plus fort et que vous

nous administriez, à moi et aux autres conjurés, une volée exemplaire : vous ne l'échapperez pas pour cela, allez !

« Je suis excessivement malin, tel que vous me voyez : je me rendrai aussitôt chez le commissaire de police, chez le procureur impérial, chez le juge d'instruction ; je raconterai à ces magistrats que vous m'avez assailli chez moi ; je montrerai les contusions que vous aurez pu me faire, et celui de mes yeux que vous aurez, comme l'on dit, mis au beurre noir.

« Il me sera, de cette façon, très-facile de vous faire condamner à deux ou trois ans de prison et à des dommages-intérêts pour violation de domicile et tentative d'assassinat avec préméditation.

« Restera, il est vrai, ma lettre ; mais tandis qu'on vous condamnera pour avoir répondu à cette bravade, on ne pourra, moi, que me blâmer de l'avoir faite, d'autant plus que mon avocat dira que je suis presque un enfant et que j'obtiens autrefois des médailles à la Martinière.

« Persuadé que vous admirerez l'habileté et la prudence de ma manière d'agir, recevez, etc...

« CH. ROBICHON.

« P. S. Ne venez pas avec des revolvers ou des poignards : cela ne pourrait qu'aggraver votre position devant la justice. Quant à moi, j'ai le droit d'en avoir : je suis chez moi, et, si je viens à m'en servir contre vous, je pourrai même toujours dire que c'a été à mon corps défendant et en combattant *pro domo meâ*. »

Ceci est une fantaisie de ma part, direz-vous ? C'est de l'exagération ? — Pas le moins du monde : relisez bien la citation ci-dessus de l'*Hydrophobe* et vous verrez que je n'ai fait là qu'une analyse exacte du raisonnement qu'avait dû se faire Robichon avant d'écrire sa lettre. Que ce raisonnement ait été fait dans un moment d'aberration mentale due à la colère, je ne le conteste pas. Je sais que Charles Robichon est un tout jeune homme ; je sais, de plus, qu'il appartient à une fort honorable famille, qui ne lui a jamais certainement inculqué de tels principes ; je sais qu'il a dans l'armée française, cette école de loyauté et de bravoure, un frère officier, qui doit avoir déjà désapprouvé sa conduite, s'il a lu l'*Hydrophobe*.

Mais, ce que je ne m'explique pas, c'est qu'après quatre mois de réflexion ce jeune homme ait pu venir se draper dans un aussi lâche projet.

Ah ! prenez garde, M. Charles Robichon, vous semblez manquer un peu de sens moral. C'est peut-être à la lecture de l'*Excommunié* que vous devez cela, mais, en ce cas, cessez vite de fréquenter cette école d'indépendance : avec les procédés de combat que vous y avez puisés, vous ne tarderiez pas à avoir besoin de M^e Andrieux pour porter votre défense devant la cour d'assises.

Et vous avez intitulé *Un secret du Rasoir* votre article dans l'*Hydrophobe* ? Vous auriez bien mieux fait, ce me semble, d'en faire à jamais le *secret de Charles Robichon* : il n'y aurait pas aujourd'hui à votre actif l'aveu effronté d'un guet-apens dressé par vous à la rédaction du *Rasoir*.

En attendant que vous ayez modifié votre style médico-littéraire et votre manière de voir sur la façon de combattre un adversaire, croyez, monsieur, que votre DÉCONSIDÉRATION ne peut qu'honorer ceux à qui elle s'adresse.

FAUSTIN.

A NOS CORRESPONDANTS

M^{me} MORIN. — Envoyez votre article, et nous verrons s'il peut-être inséré.

VÉRITÉ. — Merci ; à samedi.

ERNEST DAUDÉY, à Pont-Saint-Esprit. — Nous pourrions mettre votre lettre de menaces entre les mains du parquet ; mais après lecture, nous sommes convaincus que vous êtes plus bête que méchant. Et d'ailleurs, fussiez-vous même méchant, cela ne nous inquiéterait guère.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé Vingtrinier, rue Belle-Cordière, 14.